

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

GUSTAVE BIENAYMÉ

Le coût de la vie à Paris à diverses époques (suite et fin)

Journal de la société statistique de Paris, tome 44 (1903), p. 142-145

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1903__44__142_0

© Société de statistique de Paris, 1903, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

IV.
LE COÛT DE LA VIE A PARIS A DIVERSES ÉPOQUES.

(Suite et fin [1].)

CONCLUSION GÉNÉRALE.

La remarque finale du dernier des articles parus est applicable à la plupart des autres. Elle revient à constater que la dépense parisienne dépend en somme des qualités des objets achetés et du quartier habité, conditions généralement concomi-

(1) Voir *Journal de la Société de statistique de Paris*, numéros de février 1895, p. 57; octobre 1895, p. 553; octobre 1896, p. 375; mars 1897, p. 83; novembre 1898, p. 369; novembre 1899, p. 366; mars 1901, p. 93; septembre 1901, p. 293; mars 1902, p. 87; janvier 1903, p. 20, et février 1903, p. 49.

tantes et, si c'en était le lieu, il y aurait à répéter ce que, en outre de l'offre et de la demande, on aperçoit comme élément de la formation des prix, c'est-à-dire l'imitation (1).

Il n'y a guère que les transports publics, et encore, qui échappent à ces considérations. Qu'il s'agisse de la nourriture, du chauffage, de l'éclairage, des gages des domestiques, de la rémunération des auxiliaires de ceux-ci, des profits des uns et des autres ou du blanchissage, toujours s'étend, dispersée à la surface dans la ville, la disparité du prix en divers lieux de vente ou de louage. Cette disparité correspond presque en fin de compte à la qualité de l'objet acheté ou du service rendu, pendant que, au cours des temps, s'allonge la suite des variations de prix qui tient, dans un quartier et souvent dans une même partie de rue, à la concurrence et à la clientèle. Ce serait une étude curieuse que celle de ces diversités, rien qu'en la restreignant à l'écart (supporté par les nombreux consommateurs au détail) entre le coût de leur vie coutumière et les rares prix de gros dont se rapprochent seules les grandes fournitures.

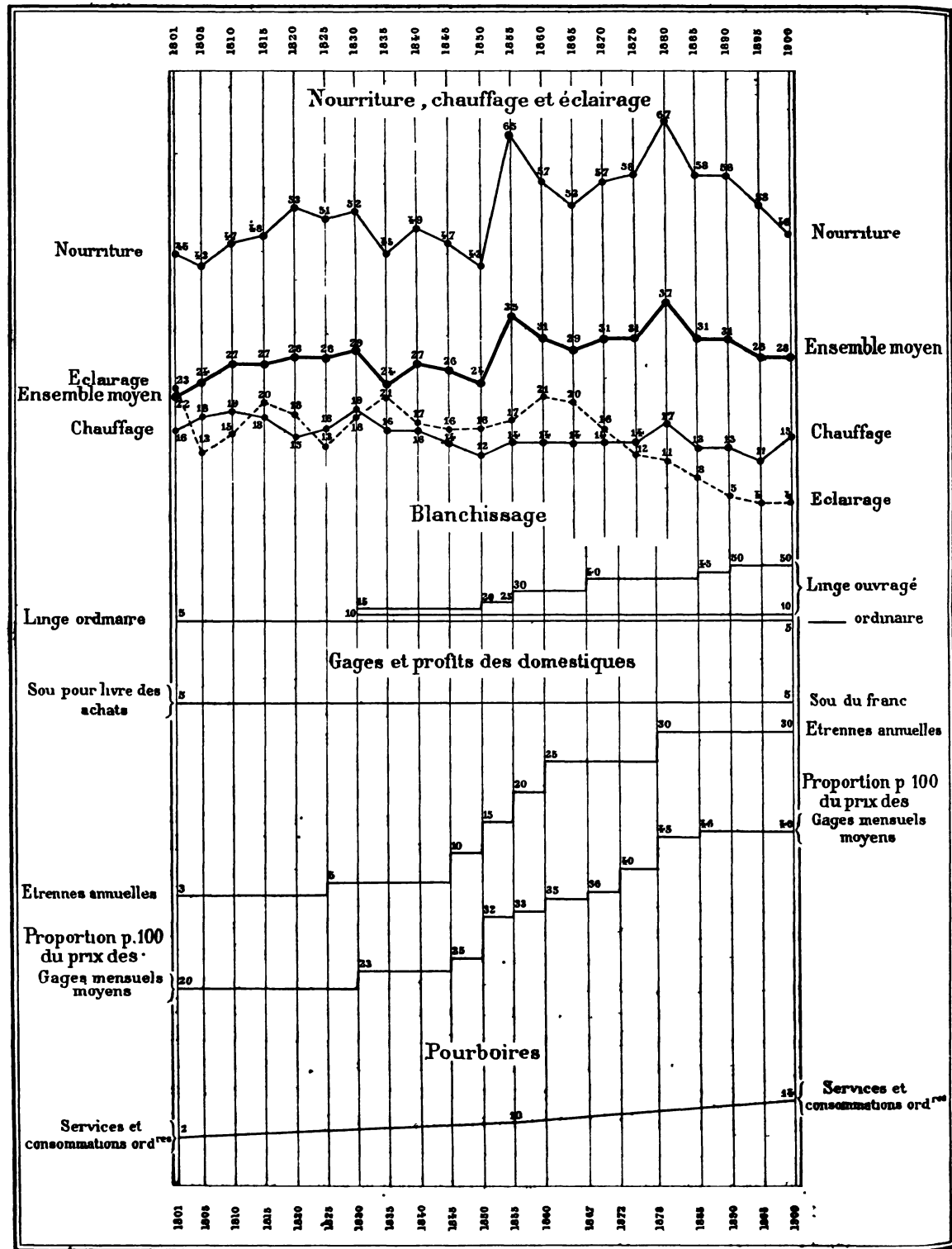
Cette étude demanderait à être faite. Nous nous contenterons ici de jeter un regard d'ensemble sur les prix, en continuant à ne considérer que les variations successives pour le XIX^e siècle seulement. C'est pourquoi, au tableau XXIII, des diagrammes représentent, le moins hypothétiquement possible, le résumé des principaux articles de dépense. Ce sont : le rappel des diagrammes récapitulatifs (nourriture, chauffage et éclairage) et du diagramme de leur ensemble moyen des tableaux X et XI ; le rappel des prix du blanchissage (tableau XXII) ; la mise en diagramme de la moyenne des gages mensuels les plus usuels (tableaux XII et XIII), celui des chiffres moyens des étrennes annuelles ; les diagrammes des pourboires pour consommations et services ordinaires ainsi que pour les voitures de place (tableau XIV). S'il n'a pas paru bon d'ajouter le tracé de la vitesse croissante des moyens de transport, c'est que le calcul du kilomètre-heure en fonction du prix et du confort n'aurait pas des bases assez certaines pour établir rigoureusement l'amélioration. Celle-ci, d'ailleurs reconnue par le public, surtout depuis une quinzaine d'années, a été longtemps de pair avec les autres accroissements.

Il semble que la vue de ces diagrammes rassemblés peut donner l'impression générale assez nette du mouvement des prix parisiens. Ce mouvement, résultant d'un relèvement continu, pour la plupart des lignes ainsi récapitulées, semble pouvoir dispenser de l'opération par trop délicate qui consisterait à fondre dans une moyenne unique tant d'éléments disparates. Ne risquerait-on pas, en soumettant ces éléments à des calculs bien aléatoires, de faire verser dans l'hypothèse une statistique basée sur des chiffres exacts par eux-mêmes ? Bien mieux que des appréciations aidées de coefficients arbitraires, l'œil ne pourrait-il pas en dégager lui-même la résultante ? Aussi bien, du reste, n'y a-t-il pas plutôt trois résultantes partielles à distinguer : une relative aux dépenses de maison proprement dites qui, en haut du tableau XXIII ci-après, après avoir continué la hausse grandissante (laquelle, dans la suite des siècles envisagés, va jusqu'en 1880), commence alors à marquer une baisse qui dure encore et qui paraît devoir durer davantage (2) ; une autre résultante, au milieu du

(1) Cf. G. Tarde, *Les Lois de l'imitation, etc.* Paris, 1895, p. 366. — *Psychologie économique*. Paris, 1902, p. 10, 15, 16 et 56.

(2) Il y a à rappeler ici les appréciations citées déjà que « c'est un fait reconnu que les dépenses de

Tableau XXIII. Résumé du coût moyen des principaux articles de dépense à Paris au XIX^e siècle.



même tableau, qui est celle concernant aussi une dépense de maison, le blanchissage, faite d'une ligne horizontale pour les objets ordinaires et d'une en escalier pour les objets assez luxueux ; enfin une résultante, composite pour ainsi dire, c'est-à-dire procédant de plusieurs autres, étagées à la partie inférieure du tableau en question, pour les gages, étrennes et profits patents des domestiques et pour les pourboires.

Tel apparaît, pour le XIX^e siècle, le prix de la vie à Paris limité aux éléments mis ci-dessus en œuvre. Si des calculs analogues venaient à s'appliquer au loyer, au mobilier, au vêtement et à des articles de dépense accessoires du Parisien de classe moyenne, on aurait une appréciation de sa dépense totale. Mais celle-ci, prise dans une acception aussi générale, excéderait le cadre du *coût de la vie à Paris à diverses époques* proprement dit. Ce coût ne représente, en effet, strictement que les conditions de l'existence matérielle de notre citadin, à l'exclusion du milieu et de l'enveloppe personnelle, comme le logement et le vêtement, ce qui revient, en un mot, à ne considérer que le Parisien moyen, imaginé, pour leur besoin, par les statisticiens, lequel n'existe pas, oiseau bleu envisagé sans la cage où il mange, boit, s'agite, dort, chante et crie.

Au surplus, ces diverses évaluations n'élucideraient qu'un côté de la question financière, puisque la mesure du revenu moyen à assigner au Parisien-type est bien autrement introuvable que celle de sa dépense, et que le problème est lié à celui du pouvoir de l'argent. Pourtant, en attendant sa solution, du moins relativement au pouvoir d'achat, les résultantes susdites serviront peut-être à déterminer celui-ci pour tels et tels articles. Peut-être aussi que de leur mouvement d'ensemble ressortira le degré d'élargissement de la poche où l'on puise. Si, par contre, on arrivait à savoir comment s'emplit la poche aux recettes, on verrait de quelle façon le destin, en nous faisant besaciers à double sac, maintient les deux en équilibre. Ainsi se trouverait inscrite, sauf certains écarts, la concordance des lignes. L'inclinaison de celles-ci, parallèles ou non, causée principalement par l'influence des valeurs monétaire et fiduciaire, pourrait d'ailleurs être déterminée en tirant une moyenne générale.

Quoi qu'il en soit, volontairement astreint à ne pas nous écarter du rôle de la statistique, qui est de déterrer des matériaux pour les heureux qui peuvent connaître la raison des choses, soumettons aux économistes les faits rassemblés ici. L'accumulation de tant de chiffres, de points, de traits et de lignes n'aura pas laissé de leur tailler quelque besogne. A eux de vérifier l'assertion que « les grandes choses se composent de beaucoup de petites ».

Gustave BIENAYMÉ.

la vie privée [en France] sont doublées depuis un demi-siècle [en 1847] » (Laber, *Deuxième Mémoire, etc.*) ; que « un quart de siècle après [en 1873] on pouvait parler d'un pareil doublement, ce qui portait au quadruple l'accroissement depuis la fin de l'ancien régime, laquelle n'était déjà plus, au dire des contemporains « le bon vieux temps ». (Cf. A. Husson. 2^e éd., *passim*.)

Il faut pourtant dire, n'en déplaise aux auteurs de ces assertions — qui, du reste, étaient basées seulement sur une partie des éléments qui ont pu, depuis, être introduits dans les calculs — que nos évaluations sont loin d'arriver à être aussi fortes, pour Paris du moins.
